Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 15 (1927)

Heft: 253

Artikel: Quelques pensées de Mme Pieczynska

Autor: Pieczyndka-Reichenbach, E.

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-259093

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

quand on le lui demandait — comme cette étude, d'une inspiration si élevée et d'une langue si ferme, sur *l'Esprit de service*, qu'elle avait rédigé pour la *Revue internationale des Infirmières*, et dont elle fit à notre journal l'honneur de lui donner, il y a quelques mois, l'original en français. Elle publia plusieurs volumes, des traductions, une étude sur Tagore, dont elle fut une des grandes admiratrices. Elle s'intéressait à tout, à l'art, à la nature, à la politique, à la vie sous toutes ses formes... Et que dire de ses amitiés, chaudes, solides, profondes? Cette femme qui n'avait pas de proches parents n'a jamais été isolée. Toujours elle a trouvé l'amie partaegant sa vie, lui facilitant l'existence, luttant avec elle et pour elle contre les obstacles que mettait à son activité son infirmité; jamais nous ne l'avons vue, que ce fût à Berne, à Genève, à Lausanne, à une Assemblée ou à une conférence, sans qu'elle fût accompagnée, entourée d'une aide fidèle, qui prenait des notes pour elle, les lui glissait sous les yeux au moment voulu, lui résumait rapidement les opinions émises pour qu'elle pût suivre la discussion, la diriger, voire même y participer... Nous ne citerons point de noms ici, mais nous pensons à toutes les collaboratrices de chaque instant, à la compagne de ses trois dernières années surtout, pour lesquelles un vide terrible s'est creusé l'autre semaine, et qui se demandent comment maintenant elles pourront continuer seules ce travail difficile, alors que, avec Mme Pieczynska, il était une joie et un bienfait? Nous ne citerons point de noms, sauf un: celui de l'amie de quarante années de vie commune et d'une rare intimité, dont on ne peut dire si elle subit l'influence de Mme Pieczynska, ou si elle lui apporta la sienne, tant ces deux âmes de qualité rare étaient faites pour se comprendre, et se compléter, Helene de Mulinen, qui, trois ans avant elle, a, suivant la belle expression biblique, « passé sur l'autre rive » ...

. . . . . .

Pour tout ce qu'elle a fait, créé, inspiré dans l'ordre des idées qui nous sont chères, pour tout ce qu'elle fut elle-même, pour l'exemple tout simplement donné de vaillance, de grandeur d'âme, de générosité, de foi inébranlable en l'idéal qu'elle nous a laissé, nous devons à Mme Pieczynska une reconnaissance profonde. Une lumière s'est éteinte avec elle, nous a-t-on dit. Oui. Mais ne devons-nous pas à l'honneur de sa mémoire d'en rallumer le flambeau? ...

E. Gd.

Quelques pensées de Mme Pieczynska

... *Les sexes sont solidaires, et on ne doit pas* en principe *les séparer en leur faisant des conditions différentes pour ce qui touche aux « droits de l'homme ».* ...

... *Remarquez à quels hasards sont exposés, au cours des débats parlementaires, les textes de loi dont dépendent les intérêts d'un groupe de citoyens, lorsque ce groupe n'est pas en mesure de défendre lui-même sa cause... Que de fois au cours de ces travaux*[1], *nous sentîmes âprement la privation de ce droit de représentation directe, c'est-à-dire de suffrage, que nous ne cessons de revendiquer, et dont il est encore des femmes qui méconnaissent l'importance !* ...

... *C'est dès aujourd'hui que nous pouvons nuire, par conséquent nous pouvons servir dès aujourd'hui...*

... *L'indifférence, cette prétendue neutralité où la paresse de l'esprit se retranche, est un poids qui pèse dans la balance, un poids mort qui peut compromettre les plus urgents des progrès...*

... *Le féminisme, c'est l'effort pour la femme d'obtenir le droit de remplir sa mission...*

... *Nos vocations de femmes ne changeront point de nature par l'entrée dans la vie civique. Elles ne feront que s'élever à la deuxième puissance pour ainsi dire.*

A propos d'éducation sexuelle

Sous les auspices du Cartel romand d'Hygiène sociale et morale, Mme le Dr Montreuil-Straus, de Paris, vient de faire, à travers la Suisse romande, une série de conférences sur ce sujet : *Amour, mariage et maternité*, qui ont attiré partout un très nombreux public féminin.

Signe des temps, certainement. Il y a quelques années, bien des femmes se seraient refusées à entendre traiter en public un sujet à la fois aussi délicat et aussi grave; et surtout, il y a quelques années, on aurait eu peine à trouver des femmes pour se consacrer, avec ferveur et persuasion, à pareille campagne. Car c'est bien une campagne que mène en France Mme Montreuil-Straus, et dont l'idée première lui a été suggérée, nous a-t-elle dit, par ses expériences de femme médecin. Frappée, en effet, de constater combien de femmes mouraient, au moment de leurs couches, ou avant, ou après, suite d'ignorance tout simplement, pour n'avoir pas su se soigner, pour avoir éludé des règles médicales et hygiéniques élémentaires, pour n'avoir pas compris combien délicat était leur organisme, ni quelle responsabilité morale aussi bien que physique leur imposait cette fonction si belle de la maternité... elle estima indispensable de préparer la jeune génération mieux que ne l'avaient été les générations précédentes à remplir cette fonction, et à con-

[1] Les travaux préparatoires à la loi fédérale sur l'assurance-maladie. *(Réd.)*

---

vir les clients. Elle s'entendait aussi bien à tenir les comptes du magasin qu'à confectionner de délicieuses pâtisseries.

Par ses frères, Anna était entrée en relations suivies avec les « patriotes », ainsi que s'intitulaient de jeunes intellectuels en révolte contre tous les pouvoirs établis, qui se réunissaient dans le salon des Schulthess. La fille de la maison recevait ainsi, parmi tant d'autres, le jeune Henri Pestalozzi, alors étudiant en théologie, fort mal noté en haut lieu à cause de ses opinions avancées, et bien assuré de ne trouver plus tard aucun poste officiel.

Pestalozzi, de huit ans plus jeune qu'Anna dont la trentaine allait sonner, n'avait rien dans son physique, ses allures et sa mise qui pût impressionner favorablement une femme, et surtout une femme de goûts affinés. Il était fort laid et mal bâti. Le visage, tout noir de peau et tout couturé par la petite vérole, n'avait de beau que les yeux très doux. Ses habits étaient mis à la diable, ses bas toujours mal tirés, ses souliers éculés et veufs de leurs boucles. Il n'avait pas l'air très propre, son jabot était franchement sale, sa chevelure hérissée, et le malheureux suçotait toujours, et sans même s'en rendre compte, une des extrémités de son foulard. Ainsi fait, ainsi vêtu, il rencontra, par miracle, la seule femme au monde qui fut capable de découvrir sous cette enveloppe désagréable son âme haute et sa grande intelligence.

Anssi riche que son amoureux était pauvre, aussi belle qu'il était laid, aussi femme du monde qu'il était emprunté et gauche, aussi raisonnable qu'il était chimérique, Anna prêta malgré tout une oreille attentive aux discours de celui dont tout semblait devoir la séparer. Si l'existence sous le toit paternel n'était pas déjà très gaie, grâce à l'autorité tyrannique de Mme Schulthess, elle le fut encore moins quand entra en scène ce prétendant sans fortune et sans position. Les discours réprobateurs des parents se renforcèrent de vigoureux soufflets, car la manière forte était trop souvent de rigueur au bon vieux temps. « Je n'étais pas heureuse avant de te connaître », écrira plus tard Anna à Pestalozzi, devenu son fiancé. Et aussi ceci : « Dans la maison de la « Charrue », on n'avait pas l'habitude d'accorder de l'importance aux émotions d'ordre sentimental ». Et ceci encore : « Mon ami, je suis heureuse d'avoir trouvé ce que j'avais pressenti, mais jamais rencontré : l'amour d'une mère » — c'est-à-dire l'affection tendre et constante de la bonne vieille Mme Pestalozzi, la mère d'Henri. A la décharge de Mme Schulthess, disons qu'elle fut bonne pour sa fille, plus tard, aux mauvais moments, et que cette mère revêche et sans tendresse sut devenir la plus tendre des grand'mamans.

Les mœurs du Zurich de la jeunesse d'Anna n'étaient favorables ni à la liberté, ni à la spontanéité, ni à l'esprit d'initia-